

DA VINCI CODE. LE LIVRE, AVANT LE FILM
RAYMOND DUMAIS

Préliminaires

a/ Sentiments ressentis lors de la lecture du roman

D'entrée de jeu, j'affirme que j'ai lu le roman de Brown avec le plaisir ressenti par quelqu'un qui a besoin de se divertir. La rapidité de l'intrigue qui nous transporte d'une scène à l'autre et l'intérêt maintenu d'un bout à l'autre m'ont fasciné.

Je trouve aussi génial d'avoir associé la quête du Graal, vieux mythe celte christianisé au 12^e siècle, à toute l'intrigue.

Cependant, j'ai été surpris par les affirmations erronées de l'auteur. Elles sont étonnantes parce qu'elles révèlent une méconnaissance du christianisme primitif et ancien et réduisent à un simple décret constantinien la confession de foi chrétienne et la formation du Canon des Écritures. De plus, le traitement fait aux écrits apocryphes est rapide et surtout faussé par l'affirmation que l'Église les aurait cachés puisqu'ils menaçaient sa doctrine concernant la divinité de Jésus. Toute personne qui a étudié sérieusement ces questions sait très bien que les choses se sont passées bien autrement.

b/ Bien prendre la mesure du genre littéraire

J'ai donc lu le roman en me rappelant ligne après ligne qu'il s'agit d'une œuvre de fiction et qu'il est primordial de ne jamais perdre de vue le genre littéraire. Dans ce bref exposé, je voudrais traiter du contenu des textes retrouvés à Qumrân, de l'attaque du roman de Brown contre la divinité de Jésus, de la formation du Canon des Écritures chrétiennes, de la valeur des évangiles apocryphes, de la figure de Marie Madeleine et enfin du féminin sacré.

1/ Ne pas minimiser l'impact du roman

À la suite de lecture d'articles de journaux et de commentaires, j'ai saisi que pour un grand nombre de lecteurs, le roman de Brown serait perçu comme un ouvrage historique par le seul fait que l'auteur affirme que les faits relatés dans le roman ont été attestés. Des lecteurs peu formés à la critique des sources et enclins aux thèses ésotériques se sont vite fait les défenseurs des thèses de Dan Brown.

C'est alors que j'ai commencé à être attentif aux réactions et que j'ai compris que cet écrit aurait un impact plus grand que prévu sur la vie de foi des croyantes et des croyants. À preuve, l'intervention d'un certain « Mario » de Rimouski lors de la ligne ouverte présentée par le réseau TVA le jeudi 18 mai 2006. À la suite de Brown, ce dernier affirmait que les écrits de Qumrân contenaient des documents sur Jésus et que l'Église catholique a tout fait pour les garder secrets. Pour avoir étudié les écrits de Qumrân lors de mon diplôme supérieur en Étude biblique à l'Institut catholique de Paris et depuis,

pour avoir suivi le développement de la recherche sur ces documents, aucun des textes découverts à Qumrân ne concernait Jésus de Nazareth. Ils sont tous des écrits juifs de la période intertestamentaire (2^e siècle avant Jésus au 1^{er} siècle après notre ère) dont des transcriptions de textes de l'Ancien Testament et leurs commentaires et des textes utiles à la vie de la communauté comme la *Règle de la communauté*, la *Guerre des fils de la lumière sur les fils des ténèbres*, le *Rouleau du temple*, des hymnes, un recueil de prières liturgiques et des textes apocryphes juifs comme le *Livre des Jubilés*, le *Testament de Lévi* ou le *Quatrième livre d'Esdras*. Ils constituent un ensemble d'écrits très intéressants pour connaître le monde juif palestinien de cette période, mais il ne faut pas leur faire dire ce qu'ils ne disent pas. De plus, il importe de les manipuler avec soin dans leur comparaison avec les écrits du Nouveau Testament.

Jean Pouilly, spécialiste de la question, écrit : *Lire les textes de Qumrân «avec un œil chrétien» risque d'être une méthode dangereuse. Sous ce faux éclairage, constate le Père Benoît, «des pensées ou des expressions encore purement juives se voient chargées de sens nouveaux qu'elles n'ont reçus qu'après l'œuvre du Christ. Trompé par une ressemblance incontestable de «mentalité», on en vient à croire que l'«esprit» aussi est semblable...Averti de ce danger, il faut s'en prémunir par un souci rigoureux de n'expliquer les textes de Qumrân que par les sources antérieures et contemporaines; ils garderont alors la vraie physionomie d'une secte intégralement juive, contaminée de syncrétisme mais à l'instar de tout le judaïsme contemporain, préoccupé de la crise eschatologique prochaine, mais s'y préparant par un retour délibéré vers le passé du peuple élu».*

Il convient donc d'être très prudent dans la recherche de comparaisons entre les écrits qumrâniens et ceux du Nouveau Testament. (J. POUILLY, Qumrân, Supplément au Cahier Évangile, 61. Paris, Cerf, 1987, p. 103).

La méthode utilisée par les spécialistes est celle de la recherche des ressemblances et des différences. Des thèmes apparaissent alors communs aux deux ensembles de documents (textes de Qumrân et nouveau Testament) comme ceux des ténèbres et de la lumière, de la communauté comme nouveau temple, sans pour autant établir une relation de dépendance les uns par rapport aux autres. Le même contexte culturel peut facilement expliquer ces ressemblances.

2/ Quelques éléments critiques sur les avancés du roman

2.1 L'affirmation contre la divinité de Jésus

Une des blessures les plus importantes causées par le roman de Brown est sans doute le fait d'accorder à l'empereur Constantin l'imposition de la foi en la divinité de Jésus. Brown balaie ainsi du revers de la main le long cheminement qu'ont fait les premiers chrétiens afin de préciser la formulation de leur foi en Jésus, Christ et Seigneur. Il renie les professions de foi pauliniennes comme celle de 1Co 15, 1-5 dont Paul affirme l'avoir reçue de d'autres ou encore celle de Rm 10, 9 où Paul affirme fermement que *Jésus est Seigneur*. Brown oublie aussi le contenu de la prédication apostolique dont on trouve tant

de traces dans les Actes des Apôtres. Il met également de côté les nombreuses attestations des Pères apostoliques. L'adhésion de nombreux chrétiens aux propos du romancier sur Jésus pose la question que Jésus posait à ses disciples: « *Qui dites-vous que je suis ?* » Rappelons aussi que l'affirmation de foi en Jésus, Christ et Seigneur nous est parvenue à travers une riche tradition de deux mille ans de témoignage d'hommes et de femmes qui méritent d'être mieux connues et davantage fréquentées dans les écrits qu'ils ont laissés. On pourra alors constater que leur foi en la divinité de Jésus ne relève pas d'une imposition extérieure mais bien plus d'une option personnelle mûrie au cœur de leur expérience humaine (Augustin, François d'Assise, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Marie de l'Incarnation, Mère Térésa, etc.).

2.2 La formation du Canon des Écritures

Brown accorde une très grande importance à Constantin, empereur romain du IV^e siècle, dans la formation du Canon chrétien des Écritures. Il en fait une raison majeure pour justifier le retrait de la confiance à accorder aux textes canoniques du Nouveau Testament. Loin de moi l'intention de minimiser l'influence de Constantin dans l'expansion du christianisme. Toutefois, lui attribuer la formation du Canon chrétien des Écritures relève de la pure fiction. Le Canon chrétien s'est établi progressivement toujours en lien avec les besoins réels des communautés qui souhaitaient présenter le témoignage des apôtres dans leur enseignement, le retrouver dans leur célébration culturelle et l'affirmer contre différentes interprétations du message chrétien. Ainsi dès la fin du II^e siècle, le Canon de Muratori témoigne de l'adhésion des croyantes et des croyants de Rome aux quatre évangiles, aux Actes des Apôtres et aux écrits de Paul. Pour sa part, le célèbre manuscrit P⁴⁶ qu'on situe autour de l'an 200 contient aussi les écrits de Paul qui circulaient dans les jeunes communautés chrétiennes. De plus, à la fin du II^e siècle, Irénée de Lyon mentionne explicitement les quatre évangélistes.

Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Église. Après la mort de ces derniers, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous transmet lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, le compagnon de Paul, consigna en un livre l'Évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Évangile tandis qu'il séjournait à Éphèse, en Asie (Contre les hérésies, III, I, I.).

Il ne peut y avoir ni un plus grand nombre ni un plus petit nombre d'Évangiles. En effet, puisqu'il existe quatre régions du monde dans lequel nous sommes et quatre vents principaux, et puisque, d'autre part, l'Église est répandue sur toute la terre et qu'elle a pour colonne et pour soutien l'Évangile et l'Esprit de vie, il est naturel qu'elle ait quatre colonnes qui soufflent de toutes parts l'incorruptibilité et rendent la vie aux hommes. D'où il appert que le Verbe, Artisan de l'univers, qui siège sur les Chérubins et maintient toutes choses, lorsqu'il s'est manifesté aux hommes, nous a donné un Évangile à quadruple forme, encore que maintenu par un unique Esprit (Contre les hérésies, III, II, 8.

Très tôt donc, les écrits du Nouveau Testament ont servi à créer l'identité chrétienne. En se référant à eux, les premiers chrétiens s'identifiaient à l'enseignement reçu des apôtres. Paul Ricœur, le philosophe et l'herméneute, souligne que ce qui a fait règle pour retenir les livres canoniques tournent autour de trois choses : *l'accord avec le kérygme central de l'annonce de Jésus comme Christ, la référence au témoignage des apôtres, l'acceptation continue et l'usage cultuel par l'Église au sens le plus large* (RICOEUR, P., *Le Canon biblique entre le texte et la communauté* dans ESLIN, J.-C. et CORNU, C. (dir.), *La Bible 2000 ans de lectures*. Paris, DDB, 2003, p. 105).

2.3 La prédominance des apocryphes sur les écrits canoniques

Pour sa part, Brown préfère se fier aux écrits apocryphes car, selon lui, ils sont plus anciens que les écrits canoniques et ils insistent davantage sur l'humanité de Jésus. Ils auraient été rejetés par l'Église officielle puisqu'ils révèlent des vérités dérangeantes pour l'Église. L'histoire de la formation du Canon chrétien des Écritures ne nous apprend pas un tel rejet. Les textes apocryphes ne se sont pas imposés parce qu'ils ne correspondaient tout simplement pas aux critères énoncés par Ricœur. À leur sujet, le professeur protestant Noël Pérès écrit : *Les écrits apocryphes au demeurant ont, pour certains, été lus et utilisés par les chrétiens pour les besoins de leur piété et peuvent témoigner de pratiques ou de croyances. Pour d'autres, il est vrai, seules s'en sont servi des communautés séparées de ce qu'il est convenu d'appeler « la grande Église » et sont de la même manière le reflet de leur piété propre* (*Historia*, mars 2005, p. 41).

Concernant leur datation, ce sont tous des écrits tardifs par rapport aux textes canoniques puisqu'on les date du II^e siècle pour les premières versions en grec et du III^e – IV^e pour les traductions en copte.

France Quéré classe les apocryphes selon trois groupes distincts : les évangiles archaïques, les évangiles-fiction, les évangiles gnostiques. Pour chacun des groupes elle écrit :

Les plus anciens, issus du judéo-christianisme, portent le nom de communautés qui les ont élaborés et dont ils franchissent rarement les frontières. Ils imitent les synoptiques, se pimentent parfois d'hérésies, et recèlent peut-être quelques traits originels, inconnus de la grande tradition. Ils présenteraient un vif intérêt si l'échantillonnage n'en était si menu, réduit aux citations produites par les Pères.

Le second groupe donne dans le romanesque. Il enjolive la vie de Jésus et cherche à contenter la curiosité des bonnes gens, en insistant sur ce que l'Évangile a omis : la vie des parents de Jésus, son enfance, son séjour aux enfers. La plus ancienne de ces œuvres est le Protévangile de Jacques, qui date des années 150, mais le genre foisonne aux époques ultérieures. Leur verve imaginative excitera le Moyen Âge et la Renaissance : sculptures, fresques, vitraux, littérature en témoignent abondamment.

*Enfin des évangiles plus savants, d'inspiration gnostique font parler Jésus, après sa résurrection, avec des disciples choisis : les sentences qu'il prononce, serrent, au moins dans l'évangile de Thomas d'assez près le texte canonique mais en le gonflant d'allusions mystérieuses. Ce groupe a l'âge de la grande flambée gnostique. Il date des II^e et III^e siècles. (F. QUÉRÉ, *Évangiles apocryphes*. Paris, Édition du Seuil, 1983, p. 14-15).*

En ce qui a trait à l'humanité de Jésus, les spécialistes reconnaissent que les apocryphes insistent plus largement sur la divinité de Jésus et que les évangiles canoniques apportent plus d'éléments sur l'humanité de Jésus (sa soif, sa faim, ses choix de vie, le fait qu'il ait été glouton (Lc 7, 33-34).

Ces remarques n'enlèvent rien à l'intérêt que nous devons porter aux écrits apocryphes comme témoins tardifs des questions discutées au sein des communautés sur la famille de Jésus, son enfance, sa vie quotidienne et que d'autres encore ? *Dans ce fouillis, il y a des perles* écrivait saint Jérôme. Ils nous renseignent aussi sur la diversité des compréhensions de la foi chrétienne qu'on se faisait à l'époque pré-constantinienne. Cependant, n'allons pas y chercher un discours sur le Jésus historique. À cet égard, seuls les évangiles canoniques demeurent aux yeux des spécialistes les témoins autorisés que l'on interroge avec soin et selon des critères très précis : les éléments qui se distinguent ou contredisent la pensée et la pratique juive; les éléments qui ne peuvent pas être attribués à l'Église; les éléments de frappe araméenne; les parallélismes antithétiques, les jeux de mots, les rythmes et assonances, les données relevées dans diverses sources écrites ou traditions orales; la cohérence avec les gestes et les paroles de Jésus¹.

Si l'on suit la classification de Quéré, c'est dans le troisième groupe que Brown puise ses sources pour établir ses propos sur Jésus. Il s'agit donc d'écrits gnostiques, groupes chrétiens hérétiques du II^e au IV^e siècle qui professaient obtenir le salut par la connaissance –sens du mot « gnose » - de mystères cachés auxquels certains initiés ont droit, à l'encontre de la profession de foi chrétienne qui tient que le salut offert à toute l'humanité est acquis dans la mort et la résurrection de Jésus Christ. La gnose nous est connue surtout par Irénée de Lyon qui a eu à la combattre. Elle a pris différentes formes. Celle qui nous est plus familière est celle prônée par Valentin d'où le qualificatif de « valentinien ». À son sujet Jean-Paul Michaud écrit :

Pour la gnose, l'homme est un être divin tombé sur terre à la suite d'un événement tragique et dont le salut consiste à retourner à son état premier par la Révélation (la connaissance). On y retrouve le mythe de l'Adam androgyne : Ève à l'origine était en lui, elle s'est séparée de lui et toute la recherche de la perfection (il s'agit de devenir parfait) consiste à retrouver l'unité originelle, à redevenir Homme comme au début. Le logion 114, le dernier, de l'Évangile selon Thomas en est, je crois, un très bel exemple : «Que Marie sorte de parmi nous parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie. Jésus répondit : Voici que je la guiderai afin de la faire Homme. Elle deviendra, elle aussi, un souffle vivant

¹ PERROT C., *Jésus et l'histoire*. Paris, Desclée, 1979, p. 65.

semblable à vous, Hommes. Toute femme qui se fera Homme entrera dans le Royaume de Dieu »².

2.4 L'amour de Jésus de Nazareth et de Marie-Madeleine

Oui, Jésus de Nazareth fut un homme. Les écrits du Nouveau Testament l'affirment largement. Nous n'avons pas besoin d'écrits postérieurs, dits apocryphes, pour le rappeler. Que Jésus ait aimé Marie-Madeleine n'a rien d'étranger à la foi chrétienne. Bien au contraire, cela ne fait que renforcer la confession en son humanité. L'affirmation qu'il ait eu un enfant avec elle n'a aucune base historique et par conséquent aucun écrit ancien ne l'indique. Cela relève du style romanesque et, disons-le honnêtement, sert bien Brown, le romancier.

Qui est la Marie Madeleine de Dan Brown ? Jean-Paul Michaud rappelle la phrase de Régis Burnet : *Dans les évangiles, les femmes ont deux gros défauts. Non seulement elles ne sont pas toujours aussi bien individualisées que les hommes, mais elles ont une propension fâcheuse à s'appeler « Marie »³.*

Pour sa part, Bernard Sesboué fait remarqué avec justesse que le personnage de Marie Madeleine est un amalgame entre trois femmes mentionnées par les rédacteurs des évangiles⁴. Il y a Marie de Magdala, Magdala étant un petit village de la Galilée. En Luc 8, 1-3, il est dit qu'elle faisait partie du groupe des femmes guéries qui soutenaient les disciples de leurs biens. Marie de Magdala avait été libérée de sept démons. Soulignons qu'à l'époque, l'expulsion des démons était reliée à la guérison de maladies. Elle n'était pas forcément pécheresse. Nous la retrouvons ensuite au pied de la croix dans l'évangile de Jean et de Matthieu (Jn 19, 25; Mt 27, 35-36). Toujours cette Marie est mentionnée comme membre d'un groupe particulièrement fidèle à Jésus.

La deuxième Marie habitait Béthanie et elle était la sœur de Lazare et de Marthe. Elle est mentionnée en Lc 10, 38-42 dans l'épisode relatant le repas de Jésus avec Marthe et Marie, en Jn 11, 1-44 lors de la résurrection de Lazare et en Jn 12, 1-11, lors du dernier repas de Jésus avec ses amis de Béthanie. C'est alors qu'elle oint les pieds de Jésus de parfum.

Le personnage de Marie Madeleine telle que nous en avons hérité a aussi emprunté des traits à la pécheresse de Luc 7, 36-50, cette femme anonyme, sinon qu'on sait d'elle qu'elle est pécheresse et qu'elle vient de la ville. Lors d'un repas de Jésus chez Simon le pharisien, elle lave les pieds de Jésus avec ses larmes et les essuie avec ses cheveux. Jésus dit d'elle que ses nombreux péchés sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé.

Selon Sesboué, c'est Grégoire le Grand qui a unifié en une seule figure ces trois personnages. Depuis ce temps, la confusion règne entre elles. C'est aussi l'avis de Régis Burnet :

² MICHAUD, J.-P., *Le Jésus du Da Vinci Code. Fiction, histoire, foi*. Montréal, Fides, 2006, p. 29-30.

³ Idem, p. 26.

⁴ SESBOÜÉ, B., *Le Da Vinci Code expliqué à ses lecteurs*. Paris, Seuil, 2006, p. 35-43.

Marie-Madeleine n'est pas née au premier siècle de notre ère, mais le jeudi de la semaine de Pâques 591, au milieu de la basilique Saint-Jean-de-Latran. Prêchant sur l'apparition au tombeau, le pape Grégoire le Grand déclare : « Cette femme que Luc nomme » la pécheresse » et Jean « Marie » nous croyons qu'elle est cette Marie dont Marc atteste que sept démons furent extirpés d'elle (Homélie sur l'Évangile, 33)⁵.

C'est sur la base de deux de ces textes apocryphes *l'évangile de Marie-Madeleine* et *l'évangile de Philippe*, (écrits tardifs par rapport aux évangiles canoniques) que toute l'intrigue du roman tourne, à savoir que Jésus aurait eu une descendance de Marie-Madeleine. Or, les deux écrits ne mentionnent qu'un attachement amoureux de Jésus à Marie-Madeleine.

Regardons les passages retenus :

⁵ BURNET, R., *Marie-Madeleine, illustre inconnue des premiers siècles* dans *Le Monde de la Bible*, 170. Paris, Bayard, 2006.

Évangile de Marie Madeleine

Alors Pierre dit : « Est-il possible que le Maître se soit entretenu ainsi avec une femme sur des secrets que nous nous ignorons ? Devons-nous changer nos habitudes, et tous écouter cette femme ? L'a-t-il vraiment choisie et préférée à nous ? ».

Et Lévi répondit « Pierre tu as toujours été un emporté. Je te vois maintenant acharné contre la femme, comme le sont nos adversaires. Pourtant, si le Maître l'a agréée, qui es-tu pour la rejeter ? Assurément, le Maître la connaît très bien. Il l'a aimée plus que nous. »

Dans le roman, Teabing affirme que le terme « compagnon » en araméen signifie « époux ». Le problème réside dans le fait que le texte de l'évangile de Philippe n'est pas écrit en araméen mais en copte. Dans la langue grecque, celle des évangiles et langue d'origine des écrits apocryphes gnostiques, traduits par la suite en copte, le terme « koinonos » signifie compagnon, ami, associé. Ainsi en 2Co 8, 23, Paul appelle Timothée son « koinonos », son compagnon et son collaborateur. Le terme grec pour traduire épouse est le mot « gunè ».

Pour ce qui est du « baiser », Jean-Paul Michaud écrit :

Le Nouveau Testament parle, lui aussi, d'embrasser (aspazein) et connaît ce rite du baiser (philèma). À la fin de plusieurs de ses lettres, Paul dit « Saluez-vous (aspazein), qui veut dire embrasser, saluer; la traduction de l'Évangile selon Philippe choisit « embrasser » d'un saint baiser (en philièmati agiôï) » (Rm 16, 16; 1Co 16, 20; 2Co 13, 12; 1 Th 5, 26). Les interprètes parlent à ce propos du baiser de paix, baiser liturgique, signe de fraternité chrétienne. Il n'y a là aucune dimension érotique ni invitation à une orgie collective ! En Lc 7, 45, lorsque la pécheresse couvre de baisers les pieds de Jésus, celui-ci dit à Simon : « Je suis entré dans ta maison. (...). Tu ne m'as pas donné de baiser ». Autrement dit, Jésus n'a pas été reçu selon les normes de la politesse en cours, et le baiser d'accueil faisait partie de ces normes...Par contre, quand Judas livre Jésus en Lc 22, 47-48, ce dernier lui reproche de transformer le signe de respect d'un disciple envers son maître en geste de trahison : « Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme! » Selon Mt 26, 48, Judas avait convenu d'avance de ce signe avec la troupe armée⁶.

⁶ Op. cit. p. 33.

Évangile de Philippe

Sentence 55 : la Sophia qui est appelée stérile est la Mère (des An) ges. Et la compagne (koinonos) du Fils est Marie Mad (eleine) Le (Seigneur aimait Marie) plus que (tous) les dis (ciples) et avait l'habitude de l'embrasser (souvent) sur le (ou la)...Le reste des disciples...Ils lui demandaient : Pourquoi l'aimes-tu plus que nous tous ? Le Sauveur leur répondit, il leur dit : « Comment se fait-il que je ne vous aime pas autant qu'elle ? »

On se rend compte de la fragilité de l'argumentation de l'auteur de *Da Vinci Code* à cause du peu de confiance que l'on peut accorder à la valeur historique de ses sources et de l'interprétation faite de leurs avancées. La fiction trouve un nid confortable dans le champ de l'interprétation.

2.5 La célébration du dimanche

Par ailleurs, Brown attribue à Constantin l'origine du dimanche comme le jour de la célébration de la résurrection du Christ. Or, déjà aux environs de 150, Justin mentionnait la coutume des chrétiens de Rome de se réunir pour célébrer le repas du Seigneur, le jour du soleil.

Au jour qu'on appelle le jour du soleil se tient une réunion de tous ceux qui habitent dans un même lieu, dans les villes et à la campagne; on y lit les Mémoires des apôtres (ta apomnèmoneumata tôn apostollôn) et les écrits des prophètes, autant que le temps le permet.

Ensuite on apporte à celui qui préside l'assemblée des frères du pain et une coupe d'eau et de vin trempé. Il le prend et loue et glorifie le Père de l'univers par le nom du Fils et du Saint-Esprit, puis il fait une longue eucharistie pour tous les biens que nous avons reçus de lui (Justin, Apologie 67, 2)

Constantin donc n'a rien inventé.

3/ Les défis lancés à l'Église par cet écrit

3.1 Le manque de connaissances des baptisés par rapport à l'histoire de leurs origines

Ce qui questionne le croyant ce n'est pas que tant de gens aient lu le livre, mais bien plus que plusieurs aient adhéré aux thèses présentées dans ce roman fiction. Cela dénote un manque de formation critique chez bon nombre de baptisés. Devons-nous y reconnaître aussi une certaine méfiance par rapport à l'Église ? Si nous savons bien prendre en compte ces lacunes, il importe aux Églises d'accentuer les efforts dans la formation des croyantes et des croyants afin de leur donner les bases nécessaires pour résister aux thèses les plus farfelues qui leur sont proposées. C'est la piste que propose Bernard Sesboué dans son dernier livre *Le Da Vinci Code expliqué à ses lecteurs*. Paris, Seuil, 2006. La nécessité d'une catéchèse de base et d'un accompagnement des adultes dans la foi se fait de plus en plus sentir sur deux points en particulier: le contenu de la foi chrétienne et la conception de l'Église selon Vatican II.

3.2 La confession de foi des chrétiens

Si la personne de Jésus de Nazareth intéresse toujours nos contemporains, les informations données à son sujet ne sont pas toujours justes. Une meilleure connaissance des écrits du Nouveau Testament ainsi que de la christologie s'impose dans le contexte

où les baptisés sont confrontés à différentes présentations de la personne de Jésus basées sur des textes issus de toute part. Allons-nous laisser la catéchèse aux mouvements ésotériques. Il me semble que la mission de l'Église nous invite à une autre démarche.

3.3 La suspicion menée par rapport à l'Église

Pour ce qui est du traitement réservé à l'Église, il est vrai que durant les dernières décennies, la perception d'une Église hiérarchique, autoritaire, centralisée est venue éclipser les notions de l'Église présentées au Concile Vatican II : Peuple de Dieu, Corps du Christ, Temple de l'Esprit, sacrement du salut au cœur du monde. Vatican II a insisté sur le mystère de l'Église, groupe de baptisés en communion de vie avec le Père, le Fils et l'Esprit. Il est vrai aussi que les scandales sexuels qu'a connus l'Église sont venus miner sa crédibilité.

Dans son roman, Brown s'attaque à l'image de l'Église qui est la plus populaire. Il néglige les nouvelles figures de l'Église qui ont pris place dans les diocèses. Il afflige alors l'institution de tous les maux : manipulatrice de l'argent, cachottière et prête à tout pour sauvegarder son pouvoir. La complicité de cette institution avec l'Opus Dei, une œuvre rapidement reconnue par les autorités officielles de l'Église, accusée de conservatisme, suspecte aux yeux de plusieurs et méconnue de la plupart, était alors facile à développer pour le romancier.

Il devient urgent que dans ses structures, l'Église institutionnelle incarne la conception que Vatican II a développée de l'Église. La catéchèse sur cette Église, véritable œuvre de Dieu au cœur du monde, pourra ainsi trouver les points d'appui dont elle a besoin.

Oui, le succès du roman de Dan Brown nous lance un défi important dans la compréhension du contenu essentiel de notre foi et de ce que nous sommes comme Église. Il nous relance dans la mission de la transmission de notre héritage de foi. Il questionne notre façon d'être et de faire « Église ». Enfin, il permet de vérifier jusqu'où nous sommes capable de « rendre compte de l'espérance qui est en nous » (1P 3, 15).

3.4 Le féminin sacré

Je termine cet exposé en abordant le sujet du féminin sacré qui se présente comme la trame de fond de l'ensemble du roman de Dan Brown. Selon certains spécialistes des sciences des religions, la figure divine féminine est inscrite dans l'inconscient collectif. C'est ainsi que dans l'histoire des religions on peut retrouver des déesses-mères, ou encore des déesses de la fécondité (Astarté, Isis, etc.). Dans les groupes gnostiques on croyait à l'existence d'un couple primordial et cette dualité passa dans le gnosticisme chrétien, selon Burnet⁷. Notons aussi que dans l'Ancien Testament, Yahvé se présente comme Père et comme Mère. Prenons aussi en compte la figure de Marie dans le catholicisme.

⁷ Op. cit. p. 37.

Or le catholicisme a pratiquement éliminé la figure féminine dans ses structures actuelles d'autorité. Toujours selon ces spécialistes et à partir des théories de Jung portant sur l'inconscient collectif, le retour à la figure féminine divine est compréhensible dans le contexte ecclésial actuel. Que faut-il en penser ? Une chose demeure certaine, il y a là une question importante posée à l'Église. La culture actuelle ne supporte plus la discrimination faite aux femmes au nom de certains principes disciplinaires.

À preuve l'article de Jean-François Lisée paru dans la revue *L'Actualité* du 15 juin 2006 où on peut lire :

Je me dis que s'il y avait un lieu au monde où une Église locale, moderne, respectueuse des femmes pouvait rompre avec Rome et fonder une nouvelle chrétienté, reposant sur le couple Jésus–Marie Madeleine et dirigée alternativement par un homme et une femme, ce serait bien évidemment le Québec. Je n'y adhèrerais pas entièrement (la résurrection des corps, entre autres, me pose problème), mais je m'y reconnaîtrais davantage. Je parie que je ne serais pas le seul.

Quelle sera la réponse des responsables de l'Église à cette question ? L'avenir le précisera.

RDum/ 13 Juin 2006